

NOUVELLE BIOGRAPHIE NATIONALE

13



ACADÉMIE ROYALE
DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS
DE BELGIQUE

2016

ROULEAU, Edgar, Marie, *Raymond*, homme de théâtre et de cinéma, né à Bruxelles le 4 juin 1904, décédé à Paris (France) le 11 décembre 1981.

Sa mère, Camille-Henriette Decaster, née à Liège en 1877, fut cantatrice. Inscrit dans les registres nationaux sous le nom de sa mère, l'enfant est légitimé en 1913 suite au mariage de celle-ci avec Livin-Antoine Rouleau, à Saint-Josse-ten-Noode, où mère et fils habitent depuis 1906.

Adolescent, il s'essaie à la poésie, tâte des arts visuels et organise des spectacles entre amis. Grâce au soutien d'un « homme de bien », Charles Fonck, Raymond, qui déteste l'école, entre avec dérogation au Conservatoire royal de Bruxelles dès l'âge de quinze ans. Il y côtoie Fernand Piette et Tania Balachova, qu'il épousera, interprétant à leurs côtés *Les Précieuses ridicules* et *Les Plaideurs* (Théâtre du Peuple, 1922). En juillet 1923, il quitte l'institution muni d'un « diplôme de capacité avec la plus grande distinction », mais doté surtout d'expérience du fait des petits boulots exercés : pianiste de cinéma muet, souffleur, publiciste, figurant, projectionniste, régisseur... Engagé en 1923 au Théâtre du Marais (1921-1926) que dirige Jules Delacre, il y interprète vingt rôles et y signe en décembre 1925 sa première mise en scène : *Un bout de fil coupé en deux* de Steve Passeur.

Avec l'accord de Delacre et l'appui de Tania, il cofonde avec le poète Norge, en avril 1925, le Groupe libre, théâtre d'inspiration surréaliste où il monte notamment *R.U.R.* de Karel Czapek, *Foi* d'Herwarth Walden et *Rien qu'un homme* de Max Deauville. Si René Magritte signe les décors de *Foi* ainsi que les décors, accessoires et costumes de *Rien qu'un homme*, des divergences esthétiques les séparent. Avec, pour conséquences, du grabuge émaillant *Tam-Tam*, « poème scénique à cinq voix » de Géo Norge ainsi que, fin 1926, un « bagarre surréaliste » qui oppose, lors de la lecture des *Mariés de la tour Eiffel* de Jean Cocteau, sympathisants du Groupe et surréalistes bruxellois (Paul Nougé, Mesens, Magritte...).

Steve Passeur et Marcel Achard, auteurs et amis, l'introduisent à l'Atelier Charles Dullin où il reprend le rôle du jeune premier dans *La Comédie du bonheur* d'Evreinoff. De septembre 1927 à juin 1930, il y interprète

quelque douze rôles. Toujours à Paris, outre Rosencrantz dans *Hamlet* par Georges Pitoëff, il joue sous la direction d'Antonin Artaud dans *Les Mystères de l'amour* de Roger Vitrac et *Le Songe* d'August Strindberg. D'Artaud, il dira qu'il « n'a jamais été aussi bien mis en scène » (Flamand, p. 168). Désargenté, il partage dans la Ville Lumière un minuscule garni avec Henri Guisol. Mais un ambitieux triplé lui laissera un goût amer : aux côtés de Balachova, il joue Jean dans *L'Admirable Visite* d'Olaf Boot, pseudonyme derrière lequel se cache aussi le metteur en scène... Donnée à Bruxelles (septembre 1928), la pièce est publiée et reçoit le prix Marcel Loumaye, mais la reprise qu'en donne Dullin à Paris tourne au désastre. L'acteur rentre à Bruxelles, déterminé à ne plus écrire.

Il tiendra parole, si ce n'est, à la fin de sa vie, l'écriture d'*Or...* demeuré inédit. Adapter le passionné davantage. Ce sera *Les Jours de notre vie* d'Andreïev (1941), *Anna Karénine* d'après Tolstoï (*Les Œuvres libres*, 1952), *La Descente d'Orphée* de Williams (*L'Avant-scène*, 1959), *La plus forte* de Strindberg (1978), *La Fraîcheur de l'aube* de Gardner (*L'Avant-scène*, 1980), *Thérèse Raquin* d'après Zola (*L'Avant-scène*, 1982).

Jeune étoile du cinéma — dans *L'Argent* de Marcel L'Herbier (1928) et *Une Idylle à la plage* d'Henri Storck (1931) —, Rouleau fonde à Bruxelles, avec Aymé Declercq, le Nouveau Théâtre du Marais (1930-1932) où il réalise sept mises en scène. Vient ensuite *Le Mal de la jeunesse* de l'Autrichien Ferdinand Bruckner, créé en langue française au Théâtre des Galeries le 20 avril 1931, avec le couple Rouleau-Balachova. Séduits par l'ardeur de toute la troupe, Paulette Pax et Lucien Beer la programment à Paris pour deux semaines. Une centaine de coupures de presse rendront compte des quelque deux cents représentations au Théâtre de l'Œuvre puis au Studio des Champs-Élysées ! Rouleau signe la mise en scène, conçoit les décors et interprète — crâne à moitié rasé — le jeune lieutenant allemand. Des acteurs avec l'âge du rôle, un jeu vif et réaliste, des décors dépouillés, tout Paris frissonne face à cette Allemagne effrayante. En tournage à Berlin, Rouleau découvre l'horreur du nazisme. Il monte alors toujours à l'Œuvre, en mars 1934, *Les Races* d'un Bruckner mis à

l'index et exilé. Juif également menacé, Adrien Meyer accueille ce spectacle « impartial » au Théâtre du Parc.

Parmi les nombreux rôles et mises en scène qui suivront, notons un *Britannicus* (1939) où Rouleau interprète Néron en habits stylisés et sans emphase, ainsi qu'en 1944, la création de *Huis clos* de Sartre au Vieux-Colombier. Quant au cinéma, on recense entre 1930 et 1949 trois réalisations : *Rose* (1935), *Trois, six, neuf* (1936) et *Le Messager* (1937) ; deux coréalisationes avec interprétation : *Suzanne* (1932), *Une Vie perdue* (1933) ; ainsi que vingt-six rôles. Jacques Becker — il joue dans son premier long-métrage et interprète Philippe Clarence dans *Falbalas* — ainsi que Georg Wilhelm Pabst, dont il fut l'assistant, l'impressionnent tout particulièrement. Notre « Cary Grant » résume : « Théâtre, cinéma / cinéma, théâtre... Acteur, metteur en scène / metteur en scène, acteur... Puis-je n'avoir jamais à choisir entre les deux branches de mon métier ! » (*Cinéma-monde*, juin 1938).

L'attrait pour les femmes qu'attestaient ses poésies de jeunesse s'exacerbe de ses rôles de séducteur un brin démoniaque. Tôt marié à Tania Balachova, il papillonne, se lie à Madeleine Ozeray — d'où l'éloignement où le tiendra Louis Jouvet — puis connaît deux liaisons durables : Yolande Laffon (1932-1937) et Renée Saint-Cyr (1936-1939). Cette dernière l'a peint sous les traits de Pierre, amant possessif, cruel et mythomane dans *Autopsie d'une passion*, mais elle louera sa force de travail. Fuit-il la passion qu'il épouse en 1940 Françoise Lugagne, comédienne dont il aura deux enfants, Philippe (1940-2009) et Fabrice (1947-2001). Le couple se sépare en 1966, divorce en 1970, avec deux « rôles-cadeau » pour elle, dans *Noces de sang* au théâtre et dans *Les Papiers d'Aspern* à la télévision. Lors d'actions pour soutenir les grévistes de l'ORTF (Office de radiodiffusion-télévision française) en 1968, il rencontre la jeune Françoise Crémieux, chanteuse de jazz. Elle l'aide dans son militantisme, ils se marient et la voilà assistante, parfois aussi comédienne. Donatrice du « fonds Raymond Rouleau » aux Archives & Musée de la Littérature, elle accompagnera son mari dans son dur combat contre le cancer.

La Seconde Guerre mondiale sonne comme l'heure de l'engagement. Durant la guerre

d'Espagne, Raymond Rouleau avait équipé et mené chez les Républicains des camions, sauvant par occasion des enfants. En mai 1940, engagé volontaire aux Sections sanitaires du front, il reçoit la Croix de guerre. Quant à son rôle dans la Résistance, il restera discret, évoquant de simples ports de lettres.

Au sortir du conflit, Rouleau lorgne la direction d'un théâtre. Après l'éphémère codirection du Théâtre Daunou (octobre 1934-janvier 1935) et l'échec du Théâtre de Minuit (inauguré par *Virage dangereux* en 1938), il codirige le Théâtre de l'Œuvre de 1944 à 1951. Deux de ses mises en scène seront présentées au Théâtre du Parc : *Le Sourire de la Joconde* d'Huxley et *Le Voleur d'enfants* de Supervielle. En 1949, il monte *Le Corsaire* de Marcel Achard au Théâtre national de Belgique, y interprétant le double rôle principal. L'année où il fonde le « Nouveau Cartel » avec André Barsacq, Jean Mercure et Jean-Louis Barrault, en 1958, il dirige encore durant quelques mois le Théâtre Édouard VII. Peu après, *Rashomon* (1959-1961) illumine cette Belgique dont il a gardé la nationalité.

Si Rouleau abandonne l'écriture — par manque de talent —, s'il vend ses parts du Théâtre de l'Œuvre suite au désastre financier d'*Anna Karénine*, s'il s'éloigne du cinéma (quatorze rôles dans les années cinquante ; deux en 1963 et 1964), c'est que la direction d'acteur le passionne encore et toujours. De Simone Signoret qui joue une Élisabeth Proctor « puritaine exemplaire qui s'interdit de laisser filtrer la moindre lueur de la passion et de la tendresse qui la brûlent intérieurement », Rouleau déclare : « Elle est comme ces desserts enrobés de glace blanche à l'intérieur desquels il y a une crème au chocolat bouillante » (Signoret, p. 132). Gérard Oury écrira : « La main dans la main avec Rouleau, le comédien va explorer son personnage, découvrir où, comment, pourquoi avant que la pièce commence, il a aimé, tué, détruit, rêvé » (Oury, p. 156-157).

D'où, également, des initiatives en faveur des jeunes. Pour répondre aux demandes de plus en plus pressantes, il fonde avec Julien Bertheau une « école de comédiens » qui, gratuite d'abord, fonctionnera de 1936 à 1938, puis de 1940 à 1944 en trio avec Jean-Louis Barrault. Directeur du Théâtre de l'Œuvre, il mettra sa salle à la disposition des jeunes acteurs, décora-

teurs ou metteurs en scène à partir de 1948. Rue Mouffetard, il fonde et anime de 1961 à 1968 la Communauté théâtrale, d'abord dans l'anonymat, puis avec des noms mais sans vedette.

Il donne ainsi sa chance à Bernard Blier dans *Trois, six, neuf* (1936) puis, au Théâtre de l'Étoile, dans *Altitude 3200* (1937). Dans ce spectacle écrit par le grand-père de Corinne Luchaire, outre celle-ci, brillent Gaby Sylvia et Jean Mercanton. Autres révélations : Serge Reggiani dans *Le Loup-Garou* (1940), Suzanne Flon dans *Le Survivant* (1943), Louis de Funès dans *Un Tramway nommé Désir* (1949), Audrey Hepburn dans *Gigi* (1951-1953), Marlène Jobert dans *Des Clowns par milliers* (1963) et Isabelle Adjani dans *Ondine* (1974). Ce désir de jeunesse le rend aussi proche d'auteurs vivants : Marcel Achard, Henri Troyat, Georges Simenon... Ainsi que du théâtre américain dont il monte Tennessee Williams, Arthur Miller, Henry James, Herb Gardner, Clifford Odets, Paul Osborn, Thornton Wilder et Saul Levitt.

Des centaines de compagnons auront été côtoyés, avec éclipses et retours, durant une si vaste carrière, tant dans les théâtres parisiens, avec tournées en France et en Belgique, qu'à l'étranger. Bien que peu nombreux, ses opéras marquent, comme *Carmen* à l'Opéra de Paris en novembre 1959. La réalisation filmée de son unique ballet, *Les Amants de Térueul* (1959), obtient le grand prix de la Commission supérieure technique du cinéma au Festival de Cannes en 1962. À ces spectacles hauts en couleur qui mêlent détails « vrais » et sentiments paroxystiques, s'oppose un théâtre où l'intimité de l'homme-acteur se confesse. Rouleau est Stanton dans *Virage dangereux* de Priestley (entre 1938 et 1958), le comédien Frank dans *Pour le meilleur et pour le pire* d'Odets (1955-1957) ou encore Harry Jarvis dans *Les Papiers d'Aspern* de James (1961), toutes pièces qu'il met en scène.

Rouleau reçut deux fois le grand prix Dominique de la mise en scène : en 1954 pour *Cyrano de Bergerac* et *Les Sorcières de Salem* ; en 1971 pour *Hadrien VII* (Théâtre de Paris) et *Le Songe* (Comédie française). Ce *Songe* obtint aussi le prix du Syndicat de la critique et son décorateur, Hubert Monloup, le trophée Dusane. Il importe de souligner la part qu'eurent les décorateurs dans ces réussites. Monloup

signe les décors de *Hadrien VII* et du *Songe*. Lila de Nobili conçoit costumes et décors du *Cyrano* et des *Sorcières* ; elle se surpassa, avec tulles pour effets d'ombre et de transparence. Ils collaborèrent vingt-quatre fois, de 1947 à 1967, tant au théâtre qu'à l'opéra ou pour des « dramatiques ».

Dernier rôle, Rouleau interprète Ziffel dans *Dialogues d'exilés* de Brecht mis en scène par Tania Balachova (1968). Il a besoin d'argent depuis sa mise à l'écart suite à Mai 68. D'où, également, le tournage en Belgique de *Joël Brand. Histoire d'une affaire* d'après Kipphardt (1969), film produit par la Radio-Télévision belge (RTB). Il lui reste alors quelque douze ans à vivre et c'est la gloire avec, à la Comédie française, *Ruy Blas* (1960), *Le Songe* (1970), *Henri IV* (1973), *Ondine* (1974) et *Le Verre d'eau* (1976).

Régulières sont désormais les captations de ses mises en scène. Parfois, seule la télévision le requiert, comme pour *L'École des femmes* (1972) avec Isabelle Adjani, *Vogue la galère* (1973) de Marcel Aymé avec Robert Hossein ou encore *Bérénice* (1975) qui réunit Danièle Lebrun et Laurent Terzieff. À son actif, mentionnons aussi des adaptations et/ou réalisations pour la radio... Mais, sur le tard, c'est l'enfance — ses joies et ses peurs — qui le bouleverse. L'enfant est roi dans *Le Tour d'écrou* (1974), *Tim* (1976) et *L'Eau sale* (1976), une fiction-documentaire née d'une profonde révolte contre l'argent pollueur.

Raymond Rouleau travaille jusqu'à ses dernières semaines, se reposant dans sa maison de Courcemont. La première de *Thérèse Raquin* a lieu sans lui... mais pas sans son exigence. Ne disait-il pas : « Je leur demande sans le moindre remords de laisser leur rôle dominer toute leur vie : l'heure, l'amour, le sommeil, l'appétit. Pour que le spectacle soit bon, il faut qu'ils se 'donnent' entièrement » (Flamand, p. 212).

Décédé à Paris le 11 décembre 1981, il est enterré à Wy-Dit-Joli-Village.

Archives & Musée de la Littérature, à Bruxelles, Archives et interviews. — J. Flamand, *Raymond Rouleau*, s.l.s.d., texte non publié.

M. Ozeray, *À toujours, Monsieur Jouvet*, Paris, 1966. — R. Saint-Cyr, *Autopsie d'une passion*,

Paris, 1972. — S. Signoret, *La nostalgie n'est plus ce qu'elle était*, Paris, 1975. — A. et O. Virmaux, *Artaud vivant*, Paris, 1980. — G. Oury, *Mémoires d'éléphant*, Paris, 1988.

Vincent Radermecker

Illustration : Planche XV, face à la page 288.
Raymond Rouleau, 1944.

RUELLE, Pierre, Paul, Jules, philologue médiéviste, dialectologue et linguiste, membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, né à Pâturages le 10 avril 1911, décédé à Mons le 14 janvier 1993.

Pierre Ruelle passe sa jeunesse dans un coran de houilleurs, au milieu de gens simples, dont il conservera jusqu'à la fin de ses jours la rudesse, la droiture et l'humilité.

Diplômé de l'École normale de Mons en 1930, il est instituteur dans une école de Pâturages de 1930 à 1940, où sa fonction consiste surtout à enseigner le français à de petits patoisants et où naîtra une passion pour la langue française dont il ne se départira plus. Régent littéraire à l'École normale moyenne de Nivelles en 1937, il est instituteur à l'École d'application de Mons lorsque la guerre éclate. Mobilisé, prisonnier pendant quelques mois, il passe dans la Résistance tout en poursuivant ses tâches d'instituteur à l'École d'application de Mons jusqu'en 1943, puis celles de maître d'études à l'École normale primaire de Mons de 1943 à 1945. La guerre finie, il poursuit son parcours d'enseignant et est professeur de français à l'École normale primaire de Mons (de 1945 à 1947), puis à l'École normale moyenne de Mons (de 1947 à 1958) et enfin chargé de cours de philosophie à l'Institut supérieur de commerce de Warocqué (de 1956 à 1958). Simultanément il poursuit ses études et entre à l'Université libre de Bruxelles (ULB), où il obtient une licence en philologie romane en 1948 et un doctorat en philosophie et lettres en 1957. En 1958, il devient professeur de la même université, qu'il ne quittera plus jusqu'à son départ à la retraite en 1981. Ses cours s'y centreront sur

la grammaire historique du français et la philologie, ainsi que sur les textes français et provençaux du Moyen Âge.

Ses travaux universitaires s'inscrivent essentiellement dans deux grands axes, témoins de deux passions : la dialectologie et la philologie médiévale.

Le premier axe se manifeste dès son mémoire de licence, une étude dialectologique sur *Le vocabulaire professionnel du houilleur borain* (1953), qui marque le début d'une longue série de livres et d'articles que Pierre Ruelle consacrera à son dialecte, auquel il demeurera très attaché, revendiquant avec fierté son statut de patoisant (*Introspection d'un intellectuel patoisant*, en 1985) et transmettant sa passion pour le Borinage de son enfance à travers des témoignages émouvants (*Une enfance boraine vers 1920* en 1977, *Le Borinage de 1925 à 1933, Un paysage intellectuel oublié* en 1984). Ses contributions sur le borain, publiées dans de nombreuses revues de dialectologie, portent aussi bien sur la syntaxe que sur le lexique ou les proverbes — les plus significatives ont été réunies en 2005 dans le volume *Pierre Ruelle et le Borinage*. Attaché viscéralement au Borinage où il est né, Pierre Ruelle est également très attaché à la Wallonie, dont il prend souvent la défense ; il est depuis toujours conscient d'appartenir à la France, un attachement que l'on retrouve notamment dans son ouvrage *Un certain amour de la France* (1987), ainsi que dans son adhésion au mouvement Retour à la France.

Son second axe de recherche se manifeste dans sa thèse de doctorat, une édition critique de la chanson de geste *Huon de Bordeaux* (1960), qui marque elle aussi le début d'une longue série d'éditions critiques. Certaines se démarqueront de cette première en ce qu'elles ne porteront plus sur des textes littéraires — Pierre Ruelle estimant que les textes réputés sans valeur littéraire peuvent donner des informations aussi précieuses sur la langue et la pensée de leurs auteurs que les grands textes littéraires —, mais qui auront toutes en commun de mettre au jour des textes difficiles, dans des éditions assorties de commentaires philologiques et linguistiques d'une rare finesse, qui sont aujourd'hui encore citées en exemple. Des éditions de textes d'archives — *Actes d'intérêt privé conservés aux Archives*